

21679

1

FAIS CE QUE DOIS

DRAME EN TROIS ACTES, EN VERS

PAR

MM. A. DECOURCELLE ET H. DE LACRETELLE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE-FRANÇAIS
LE 17 SEPTEMBRE 1856



PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

Représentation, traduction et reproduction réservées à l'étranger

1856



2001. F. 1. 1111

FAIS CE QUE DOIS

DRAME EN VERS

PERSONNAGES

CHARLES DE BOURBON, connétable de France.....	MM. BEAUVALLET.	
FRANÇOIS 1 ^{er}	BRESSANT.	
CHARLES-QUINT.....	GOT.	
SAINT-VALLIER	} amis de Bourbon }	MAUBANT.
POMPÉRA		JOUANNI.
CABALLO, envoyé de Charles-Quint.....	CHÉRY.	
CARLOS, fils du marquis.....	MÉTRÈME.	
LE MARQUIS DE VILLENA.....	MIRECOURT.	
CONRAD.....	MATHIEN.	
UN HÉRAUT D'ARMES.....	CASTEL.	
TALAVERA.....	MASQUILLIER.	
UN DOMESTIQUE..	MONTET.	
LÉONOR, reine de Portugal, sœur de Charles-Quint....	Mmes FAVARY.	
JEANNE, jeune orpheline de la maison de la reine.....	SAVARY.	
COURTISANS, SOLDATS FRANÇAIS, SOLDATS ESPAGNOLS, LANS- QUENETS, etc.		

(1523-1526)

FAIS CE QUE DOIS

ACTE PREMIER.

Une salle au château de Chantelle. Grande porte au fond. Deux portes latérales, avec portières en tapisserie. A droite, une fenêtre à balcon. Une table, à gauche; un fauteuil, à droite. Le jour vient peu à peu.

SCÈNE PREMIÈRE.

CABALLO, LÉONOR, JEANNE, UN VALET. *

(Caballo entre par la porte de droite avec précaution, précédé du Valet.)

CABALLO, au Valet.

Crois-tu qu'on nous ait vus pénétrer?...

LE VALET.

Il fait froid,

Il est à peine jour; le poste dort ou boit.

(Caballo fait un signe au dehors.)

LÉONOR, entrant, suivie de Jeanne.

Est-il dans ce château quelque chambre isolée? **

LE VALET, indiquant la porte à gauche.

Celle du vieux donjon; c'est la plus reculée,
Personne n'y viendra.

CABALLO.

C'est au mieux. Mon garçon,

Va veiller au dehors et suis bien ta leçon.

(Le Valet fait quelques pas pour sortir.)

Encore un mot: je tiens, d'un serviteur fidèle,
Qu'un courrier de Paris doit venir à Chantelle;
Dès qu'il arrivera...

* Le Valet, Caballo.

** Jeanne, Léonor, le Valet, Caballo.

NOTA. Les vers précédés d'un astérisque sont supprimés à la représentation.

LE VALET, du balcon à droite. *

Là-bas, sur le coteau,

Je vois un cavalier qui vient vers le château ;
Il approche.

CABALLO.

Peux-tu distinguer sa livrée ?

LE VALET.

Il a les fleurs de lys, la cape chamarrée...
Il apporte, sans doute, un message pressant,
Son cheval est couvert de poussière et de sang...

CABALLO.

Il suffit. Tiens, voilà pour tes soins.

(Il lui donne une bourse ; le Valet sort.)

SCÈNE II.

LÉONOR, JEANNE, CABALLO.

CABALLO.

Je respire !

Je réponds, maintenant, de Bourbon à l'Empire ;
Car l'insolent arrêt qu'on lui dépêche ainsi
Doit mettre ce seigneur tout à notre merci.
Frappé dans son pouvoir, ses titres, sa fortune,
Le duc, exaspéré, fera cause commune
Avec un ennemi qui, le jour de l'affront,
Lui met la lance au poing et la couronne au front.

LÉONOR, se contenant.

Je le crois ; mais voyez d'abord le connétable ;
Car peut-être allez-vous le trouver intraitable.

CABALLO.

J'en demande pardon à Votre Majesté,

* Jeanne, Léonor, Caballo, le Valet.

Mais je juge autrement de ce cœur irrité.
 Pourtant, je crois plus sûr de laisser à l'outrage
 Le temps de fermenter et d'amener l'orage :
 Je me présente, alors ; s'il hésite un moment,
 J'aurai votre beauté pour suprême argument,
 Et je ne puis douter...

LÉONOR, vite.

Au nom de votre maître,
 Comte, je vous défends de me faire connaître !

(Elle se dirige vers la gauche.)

CABALLO, l'observant.

Il suffit. Mais pourquoi la reine Léonor
 A-t-elle tout quitté ?...

LÉONOR, avec autorité.

C'est mon secret, senor.

(Elle sort par la gauche, suivie de Jeanne.)

LE VALET, entrant vivement par le fond.

Monsieur le duc !

CABALLO.

C'est bien.

(Il sort par la gauche, à la suite de Jeanne et de Léonor.)

SCÈNE III.

BOURBON, SAINT-VALLIER, POMPÉRAN, entrant par le fond. *

(Le Valet s'incline et sort.)

BOURBON, très-animé, une dépêche à la main.

Par les braves épées

De mes aïeux, au sang des ennemis trempées,
 Je voudrais votre avis, Pompéran, Saint-Vallier,
 Sur l'honneur de ce roi, qui se dit chevalier ;
 Je voudrais bien savoir de votre âme loyale

* Bourbon Pompéran, Saint-Vallier.

Comment vous comprenez la justice royale,
 Et ce que vous pensez d'un pareil guet-apens,
 Quand j'ai toujours servi la France à mes dépens !...
 Lis ceci, Pompéran ; lis tout haut.

(Il s'assied à gauche.)

POMPÉRAN, prenant le parchemin et lisant.

« A Charles de Bourbon, connétable de France, le parle-
 » ment fait savoir et notifie : Vu la réclamation de madame de
 » Savoie, duchesse d'Angoulême, et l'héritière légitime de
 » Suzanne de Bourbon, décédée :

» Attendu que la loi salique ne saurait s'appliquer qu'à des
 » domaines royaux ;

» Attendu, enfin, que le testament de ladite Suzanne est
 » regardé comme non avenu,

» Appointe les parties au conseil et ordonne le séquestre des
 » biens en litige. »

Quelle audace !

BOURBON.

C'est le dernier affront. Voyons-en la préface !

(Il se lève.)

Pendant tout un hiver, mes soldats oubliés
 Dans le fond du Piémont, par moi furent payés ;
 De sorte qu'on a vu (c'était fort lamentable)
 Les gens du roi, mangeant le pain du connétable.
 Rougissant de la dette, on osa la nier ;
 Puis, de mes traitements onigna le denier...
 De l'argent, c'était peu pour moi, je vous le jure ;
 Mais bientôt, sur les bords de la Meuse, autre injure :
 J'étais déjà dans l'eau, fredonnant ma chanson,
 Donnant l'exemple... quand monseigneur d'Alençon,
 Le beau-frère du roi, dont on ne parle guère,
 Fit rebrousser chemin à mon cheval de guerre ;
 Si bien qu'on a pu voir, frappant du pied le sol,
 Bourbon... Bourbon ! tourner le dos à l'Espagnol !
 L'ordre venait du roi !

SAINT-VALLIER.

Dites de la régente !

BOURBON.

Qu'importe ! Il obéit ! Mon dédain s'en augmente ;
Et savez-vous pourquoi tant de vexations,
D'insolents procédés, de spoliations ?
Parce qu'un jour, ici, dans ma bonne province,
Je fis si largement les honneurs à mon prince,
Que le prince, ébloui d'abord, puis irrité,
Près du mien estima son luxe pauvreté ;
Car jamais il n'eût pu, dans son château d'Amboise,
Me traiter à son tour de façon si courtoise...
Oh ! mais ce n'est pas tout ! Ce monarque brillant
Était fort amoureux de la Chateaubriand ;
Et, jaloux du pouvoir jusque dans sa tendresse,
Il voulait être roi, même avec sa maîtresse ;
C'était sottise. Aussi, je lui fis voir un jour
Que tous les hommes sont égaux devant l'amour.
Enfin, dernier grief, bien digne de colère,
J'ai refusé la main de madame sa mère ;
Trouvant, quoiqu'elle apporte un illustre blason,
Qu'une femme impudique avilit la maison...
Et pour ces actes-là, qui sont d'un gentilhomme,
On oublie Agnadel et Marignan ! Cet homme,
Ce mince compagnon, que si haut j'ai porté,
Me laisse errant et nu dans mon étroit comté !
Il a tout et moi rien ! Je n'ai plus de murailles
Où planter mon drapeau, vieux gagueur de batailles !...
Mais je n'accepte pas cet arrêt odieux
Dicté par une duègne à ses obséquieux.
Ma raison, ma fierté, mon droit, leur arrogance
Allument dans mon sein l'ardeur de la vengeance ;
Quand elle s'ennoblit ainsi par le danger,
Mon sentiment, à moi, c'est qu'on doit se venger !

POMPERAN.

Monseigneur, déployez votre antique bannière,
Et nous la défendrons de la bonne manière.
Un mot, et nous marchons !... Parlez !

SAINT-VALLIER. *

J'ai vu souvent
Que le courroux trop prompt change l'homme en enfant ;
Calmez-vous ; d'un grand nom vous êtes responsable ;
Vous marchez dans l'histoire et non pas sur le sable ;
La Trémouille vieillit, Gaston de Foix est mort ;
Le pays menacé voit Henri huit au nord,
Charles-Quint au midi, les Sforce en Italie ;
La Suisse belliqueuse au Milanais s'allie ;
François, s'il veut tirer les glaives des fourreaux,
N'ira pas appauvrir la France d'un héros ;
Et, de son parlement souffletant la jactance,
Il brisera demain cette injuste sentence.

BOURBON.

Dieu vous entende !...

(Il se rassied à gauche.)

POMPERAN.

Moi, si l'on ne se bat point,
Pour tout concilier, je sais un autre joint.
La régente vous aime, et la régente est belle ;
On peut, sans épouser, s'accorder avec elle.

BOURBON, se levant. **

Cette femme ? Jamais !... D'ailleurs, j'aime autre part.

POMPERAN.

Vous avez eu le temps, monseigneur ?

BOURBON.

Un regard,

Un serment, ce fut tout.

* Bourbon, Saint-Vallier, Pomperan.

** Pomperan, Bourbon, Saint-Vallier.

POMPÉKAN, distant.

Oh !...

BOURBON.

J'étais à Venise,

Un soir, seul, inconnu, sous l'auvent d'une église ;
 Une femme venait, sur le quai du canal...
 Au rayon vacillant qui tombait d'un fanal,
 Je ne distinguais rien qu'un front, dont la Norwège
 Eût en vain comparé la blancheur à sa neige.
 Les pauvres la suivaient, la bénissant en chœur
 De ce qu'elle donnait de la main et du cœur.
 Je demandai son nom, ému de sa présence,
 Et l'on me répondit : C'est notre providence.
 Le lendemain... c'était par une nuit d'été,
 Pleine de rêverie et de douce clarté ;
 Les palais, entr'ouvraient leurs persiennes moroses,
 Livraient au vent du soir le parfum de leurs roses ;
 L'amour, dans plus d'un sein recueilli, palpitait...
 Et, dans tout ce silence, une femme chantait...
 La gondole, bientôt, fit la voix plus lointaine...
 Et, du haut des balcons, on disait : « La Sirène
 Des lagunes... » Et moi, j'emportais ses accents !
 Une autre fois, le bal, aux couples bondissants,
 Amoncelait sa foule au vieux palais du doge...
 Je hâtais de mes yeux la marche de l'horloge ;
 Quand un domino noir s'avance, prend mon bras,
 Et, doucement penché, me murmure tout bas :

Si j'ai chanté dans ma gondole,
 C'est que ton oreille écoutait :
 C'est que je me savais l'idole,
 La voix qui charme et qui console,
 De ce cœur, qui pour moi battait.

Si j'ai soulagé les misères
 Des pauvres gens de ce pays,

C'est dans l'espoir que leurs prières
Monteraient, pour toi, des chaumières
Jusqu'aux anges du paradis.

Que l'honneur soit ta loi suprême,
Porte ferme et haut ton pennon,
D'abord, chevalier, pour toi-même,
Et puis... pour la femme qui t'aime...
Et qui, plus tard, dira son nom.

Puis, comme l'heure ainsi s'était vite écoulée,
Le pied sur sa gondole, et charmante et troublée,
Au bas de l'escalier où le flot s'agita,
Elle entr'ouvrit son masque et mon cœur me quitta.

SAINT-VALLIER.

Et depuis ?

BOURBON.

Et depuis, j'ai vu bien des batailles ;
Le mousquet m'a faussé bien des cottes de mailles ;
Et nul n'a jamais su que cet homme de fer,
Comme un page amoureux, de son rêve eût souffert...
Mais assez là-dessus, assez !... Mes gentilshommes,
A François de Valois montrons ce que nous sommes ;
Et que son messager redise au parlement
Que l'hôte qu'il dépouille accueille grandement.
Allez !

(Saint-Vallier et Pompéran sortent par le fond.)

SCÈNE IV.

BOURBON, CABALLO, entrant de gauche.

CABALLO. *

Monsieur le duc...

BOURBON.

Ton nom ?

* Caballo, Bourbon.

CABALLO.

Votre vengeance ;
Je sais tout. Ces robins sont une vile engeance !
Et ce fou couronné, ce François de Valois
Qui livre ainsi les gens d'épée aux gens de lois !...

BOURBON.

Parlez plus clairement, monsieur.

(Il s'assied à droite.)

CABALLO.

Charles d'Espagne,
Maitre du nouveau monde, empereur d'Allemagne,
Et, plus que tout cela, grand homme par le cœur,
S'indigne de l'affront qu'on fait à son vainqueur.

BOURBON, avec ironie.

Charles-Quint s'indigner du mal qu'on me peut faire ?
C'est étrange !

CABALLO.

La gloire est partout solidaire.

BOURBON.

Enfin... l'empereur veut s'allier avec moi...
Et... ses conditions ?

CABALLO, tirant un parchemin de son sein.

A lui seul votre foi,

A lui seul votre épée.

BOURBON, avec hantéur.

En échange ?

CABALLO.

En échange,

L'antique Bourbonnais, qui sous vos lois se range ;
Lyon, dont le grand corps a deux fleuves pour bras...
Le Dauphiné, dont j'ai gagné les magistrats ;
L'Auvergne, dont les monts semblent des citadelles ;

La Provence fertile, où les cœurs sont fidèles;
D'autres comtés encor, dont ce traité répond,
Deviendraient un royaume, ayant pour roi Bourbon!

BOURBON, se levant et passant. *

Roi! mes fils seraient rois, comme jadis mes pères!
Ils régneraient puissants sur des Etats prospères;
Et j'entendrais François, ce fourbe détesté,
Au Louvre, en frémissant, m'appeler Majesté!...

CABALLO, froidement.

Oh! de François, alors, les Etats seraient minces;
Nous ferions rude guerre à ses autres provinces,
Et l'on partagerait bientôt, aidé de vous,
Le reste du royaume entre l'Anglais et nous.

BOURBON, atterré, à part.

Plus de France!... Ecoutant une aveugle furie,
Pour atteindre le roi, je tuerais la patrie!
Jamais!

CABALLO.

Vous hésitez?

BOURBON, éloquent.

Et, quand j'hésiterais?

Qui me répond que tous ces beaux serments soient vrais?
Soupçonner Charles-Quint et le roi d'Angleterre,
N'est pas un grand affront fait à leur caractère;
Qui me répond, enfin, qu'au sortir des combats,
Ces alliés douteux ne m'échapperont pas?

CABALLO.

L'empereur prévoit tout, même la défiance...
Aussi, pour caution de sa ferme alliance,
Il vous offre la main de madame sa sœur,
La reine Léonor... esprit, grâce et douceur.

* Bourbon, Caballo.

BOURBON.

J'aime une femme ; ainsi, monsieur...

CABALLO.

Est-ce une reine ?

BOURBON.

Reine ou non, j'aime mieux sa beauté souveraine
Que le sceptre des rois et la couronne d'or.

CABALLO.

Vous ne connaissez pas madame Léonor !

BOURBON.

Je ne la connais pas ni ne veux la connaître ;
De mon amour donné je ne suis plus le maître...
Ainsi, remerciez pour moi votre empereur ;
Car, si l'on vend son bras, on ne vend pas son cœur !

(Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

CABALLO, puis LÉONOR et JEANNE, entrant par la gauche. *

CABALLO.

Maudit soit cet amour !

LÉONOR, avec anxiété.

Eh bien, conte ?

CABALLO.

Il refuse!...

LÉONOR, s'efforçant de contenir sa joie.

Ah !

CABALLO.

Rien n'a réussi, ni franchise, ni ruse.

LÉONOR.

Mais qui l'a retenu ?

CABALLO.

Des scrupules oiseux.

* Caballo, Léonor, Jeanne.

Que je n'attendais pas de ce duc orgueilleux ;
Il nous a bien trompés !...

LÉONOR.

Mais c'est très-regrettable...

Et, quand vous lui parliez d'un hymen... acceptable...
De ma main ?...

CABALLO.

Il osait... Que Votre Majesté
N'exige pas de moi l'entière vérité.

LÉONOR.

Parlez sans crainte... Eh bien ! il disait, ce rebelle...

CABALLO.

Que Votre Majesté devait être moins belle
Qu'une femme qu'il aime !...

LÉONOR, avec joie.

Il vous a dit cela ?

CABALLO, l'observant.

La reine prend vraiment fort bien cet aveu-là...
Et l'on pourrait penser...

LÉONOR, se remettant.

Moi ? Je suis indignée !

Mais éloignons d'ici ma grâce dédaignée...
Regarde, Jeanne : on est reine de Portugal,
On est belle, on est sœur d'un prince sans égal...
Et, par un simple duc on se voit repoussée,
Sous le prétexte vain d'une autre fiancée ;
C'est cruel. Caballo, préparez le départ.

CABALLO, à lui-même.

Tout cela n'est pas clair ; nous partirons plus tard.

(Il sort par la droite et reste derrière la portière.)

SCÈNE VI.

LÉONOR, JEANNE. *

LÉONOR, laissant éclater sa joie.

Bourbon est grand partout comme dans la bataille !
Il vient de nous jeter un refus à sa taille,
N'est-ce pas ?

JEANNE.

Je comprends : sans consulter vos goûts,
L'empereur Charles-Quint vous donnait un époux ;
Le duc, en refusant, vous remet à vous-même
Le pouvoir de choisir librement...

LÉONOR.

Mais je l'aime !...

(Mouvement de Caballo.)

Lorsqu'à Venise, un jour, je promenais mon deuil,
C'est lui dont la recherche a causé mon orgueil ;
Car, sans savoir mon nom, n'estimant que la femme,
A la triste inconnue il fiança son âme.
Aujourd'hui, quand on semble à plaisir l'outrager,
Sa fierté... tout enfin, lui dit de se venger...
Non... fidèle, quand même, ignorant de ma ruse,
C'est pour me mériter que Bourbon me refuse.

JEANNE.

Oh ! la fin du roman est facile à prévoir ;
A ce duc obstiné, si ferme en son devoir,
A ce fidèle amant vous allez apparaître ;
Vous rompez le mystère, en vous faisant connaître ;
Alors, n'écoutant plus que la voix de l'amour...

LÉONOR, d'un ton douloureux.

Jeanne, vers le passé, faisons donc un retour...

* Jeanne, Léonor.

JEANNE, étonnée.

Est-ce que mes propos vous causent quelque peine?

LÉONOR, continuant.

Jeanne, j'avais six ans, quand je fus ta marraine ;
A Burgos, en hiver, un matin, des valets
Trouvèrent ton berceau dans la cour du palais...
J'accourus à tes cris vers la foule penchée ;
De ton triste abandon, je me sentis touchée ;
Je t'emmenai, je te traitai comme une sœur,
Et ce rôle pour moi fut rempli de douceur.
Quand l'âge en ton esprit mit plus de prévoyance,
Jeanne, je t'ai donné toute ma confiance ;
Et les plus chers secrets, dont on fuit l'entretien,
Sont sortis de mon cœur, pour passer dans le tien.
Et tu ne comprends pas pourquoi je suis venue ?
Pourquoi, quand je le perds, mon bonheur continue?...
Pourquoi, dans ce refus, ta sœur voit un succès?...
Ah ! Jeanne, j'aurais cru que tu me connaissais!...

(Elle s'assied à droite.)

JEANNE.

Quoi !... vous seriez venue à lui comme un bon ange,
Pour affermir son âme ?...

LÉONOR.

Ah ! vois-tu, c'est étrange !..

Je sentais bien mon duc fort dans sa loyauté,
Je connaissais, d'ailleurs, sa superbe fierté ;
Mais le roi Charles-Quint, dont l'astuce est la règle,
Dans ses adroits filets prendrait au vol un aigle.
Il sait tirer parti de tout, saisir l'instant
Pour faire un apostat d'un seigneur mécontent ;
Il sait grossir l'affront, atténuer le crime,
Montrer la trahison permise, légitime,
Et Bourbon...

(Se levant.)

(Jamais, certe, il n'eut pu s'avilir!...)*

Mais, pour lui, c'eût été déjà trop de faiblir...
Puis, quand, de tous côtés, la ruse nous assiége...
Enfin, il aurait pu donner dans quelque piège...
En ce cas, *seulement*, je me serais fait voir,
Et ma seule présence eût dicté son devoir...
De ce doute insultant ne fais part à personne ;
Et que jamais, surtout, mon seigneur ne soupçonne
Qu'une femme eut l'audace étrange de penser
Que de son fier honneur on pût le renverser !

JEANNE.

Oui, sa conduite est noble, et ce serait barbare
De l'accuser ; pourtant, son refus vous sépare.

LÉONOR.

Enfant ! ce qui nous eût séparés pour toujours,
C'eût été sa faiblesse ! A présent, nos amours
Peuvent tout affronter ! Dominant toutes choses,
Mon frère a fait déjà bien des métamorphoses ;
Il prendrait Rome au pape et Paris à François,
Il a pris tout son siècle à lui seul ! Toutefois...
Ce qu'il ne vaincra pas, quelle que soit sa trame,
C'est un amour profond dans le cœur d'une femme !
Or, moi, j'aime Bourbon et je suis reine aussi ;
Je laisse l'empereur se donner du souci.
— Mais je te dis, à toi : Quoi que Charles-Quint fasse,
Léonor et Bourbon sont de la même race ;
Forts tous deux, pleins de foi l'un dans l'autre, obstinés,
A nous rejoindre, un jour, nous sommes destinés !...
Mais j'ai le cœur bien triste, en quittant son domaine,
De ne l'avoir pas vu, pour adoucir sa peine...
Il est peut-être là, dans le parc... Quel espoir !

* Léonor, Jeanne.

Sans même lui parler, si je pouvais le voir ?

(Elle se dirige vers le balcon.) *

Personne ; il doit rêver parfois sous ces grands chênes.

Vieux arbres, versez-lui, lors des chaleurs prochaines,

Votre ombre la plus fraîche, et faites vos rameaux

Chargés de doux parfums et de chansons d'oiseaux !

Et toi, beau lac d'azur, si, par un doux mirage,

Tu pouvais dans tes eaux lui garder mon image ;

Si tes échos pouvaient lui murmurer mon nom !

Si quelque chose, enfin, lui témoignait... mais non !

Il faut tout emporter d'ici, jusqu'à mon âme !

Pourtant, ne pas le voir... non je ne puis...

CABALLO, rentrant de droite.

Madame,

Les chevaux sont sellés ; ils attendent là-bas.

LÉONOR, à Jeanne.

Tant mieux ! car tout mon cœur me jetait dans ses bras !

(Elle sort par la droite suivie de Jeanne.)

SCÈNE VII.

CABALLO, puis BOURBON. **

CABALLO.

Ah ! c'est elle qu'il aime !

BOURBON, entrant et apercevant Caballo.

Encore ici, messire ?

J'aurais cru qu'un premier avis devait suffire.

CABALLO, froidement.

Duc, alors que mon maître envoie un messenger,

Si l'homme qu'il choisit, se voyant outrager,

Ne sait point à propos maîtriser sa colère,

* Jeanne, Léonor.

** Bourbon, Caballo.

Il trahit son mandat et vole son salaire.
Avez-vous réfléchi, monseigneur ?

BOURBON.

Il suffit.

Je ferai mon devoir, tenez-le-vous pour dit ;
Et c'est trop d'une fois, quand des paroles telles
Résonnent dans les murs du château de Chantelles.
Ne me contraignez pas...

CABALLO.

C'est fort bien... j'obéis.

(Il fait quelques pas vers le fond et s'arrête devant la fenêtre.)

Monseigneur, voyez donc, auprès du pont-levis,
Le pied dans l'étrier, cette belle amazone...
Vive Dieu ! sa beauté serait digne du trône !
Et... — la chose est étrange, à coup sûr, — on dirait
Madame Léonor, ou du moins son portrait.
C'est une occasion pour vous de la connaître,
Seigneur ; mais faites vite... elle va disparaître ! *

BOURBON, regardant.

Ciel ! se peut-il ! oh ! c'est un fantôme trompeur !

CABALLO.

Comment ?

BOURBON.

Non ; c'est l'amour, le rêve de mon cœur !

CABALLO.

Et vous ne savez pas le nom de cette femme ?

BOURBON.

Parlez ! pour le savoir, je donnerais mon âme !

CABALLO, prenant le traité.

Le voici !

BOURBON.

Léonor !

* Caballo, Bourbon.

CABALLO.

Léonor, qui venait,
 Souriante et tranquille, où son cœur l'entraînait.
 * Léonor qui, mêlant l'audace à la prière,
 * De son frère, un seul jour, devint la conseillère ;
 * Oui, seigneur, et cela fit grand bruit à la cour ;
 * Ce traité d'alliance est un traité d'amour.
 * Pour ce rude voyage, à l'avance aguerrie,
 * Quand je voulais entrer dans quelque hôtellerie,
 * Elle me répondait, en augmentant le pas :
 * Marchons, marchons toujours ! mon époux est là-bas !
 Maintenant, triste et lente, elle fera la route ;
 Car elle part, seigneur, et pour jamais, sans doute.

(Mouvement de Bourbon.)

La sœur de Charles-Quint ne saurait épouser
 Ce soldat ennemi, qui l'osa refuser.

(Saint-Vallier et Poméran paraissent au fond.)

Mais songez qu'il est temps encor... Ses haquenées,
 Nous pouvons les rejoindre !... Après les Pyrénées,
 Dans ce pays d'Espagne où s'en va Léonor,
 La gloire, les honneurs, l'indépendance, l'or,
 L'amour, plus que l'amour peut-être... la vengeance,
 Dont votre orgueil blessé doit sentir l'exigence,
 Tout vous appelle !... Eh bien !... vous voilà résolu,
 N'est-ce pas, monseigneur ?...

BOURBON, prenant le jachenin et se dirigeant vers la table.

C'est Dieu qui l'a voulu !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, POMPÉLAN, SAINT-VALLIER.*

(Ils se tiennent dans le fond depuis quelques minutes et ont entendu la fin de la scène.)

SAINT-VALLIER, se plaçant devant Bourbon.

J'étais le conseiller, l'ami de votre père,
 Monseigneur, je lui dois ma vieillesse prospère ;
 Grand vassal de Bourbon, j'ai toujours respecté
 Votre droit souverain de suzeraineté ;
 Mais j'avais quarante ans quand vous en aviez douze ;
 J'ai vu vos premiers pas courir sur la pelouse ;
 Je vous mis à cheval, par un matin d'hiver ;
 Je vous appris ensuite à vous servir du fer ;
 Plus tard, avec orgueil, j'ai vu sous l'oriflamme,
 Que, dans un corps d'acier, veillait une grande âme ;
 Et voilà qu'aujourd'hui, pour la première fois,
 Je vous dis, étonné : Mon fils, fais ce que dois !
 Triste époque ! des cœurs la loyauté s'envole ;
 On a livré Jean Huss, brûlé Savonarole ;
 L'homme, par les chemins, court à la trahison,
 Et bientôt la vertu n'aura plus de maison...
 Fais ce que dois ! La France, à sa base sapée,
 Est trop faible à présent pour perdre ton épée ;
 Son trône défaillant, il faut le secourir,
 L'étayer de ton poids, le sauver ou mourir !
 Fais ce que dois ! — Je sais que ta coupe est amère ;
 Le roi... non, ce n'est pas notre roi, mais sa mère
 Te dépouille de tout et j'admets ta douleur ;
 Mais ne te laisse pas dépouiller de l'honneur.
 — Puis, que trouveras-tu chez l'étranger ? le doute,
 Le soupçon, qui s'attache à l'honneur en déroute.
 Enfin, sais-tu qu'un jour, par un fâcheux hasard,

* Bourbon, Saint-Vallier, Caballo, Pompéran.

Tu pourrais te trouver en face de Bayard,
 Bayard ! le chevalier sans peur et sans reproche ;
 Va ! ton front deviendrait bien pâle à son approche !
 Par tes nobles aïeux, dans leur honneur drapés,
 Par ces grands cœurs, jamais fléchis, toujours frappés ;
 Par tes fils, qui naîtraient dans l'exil et la honte,
 Et d'un beau nom flétri te demanderaient compte ;
 Par moi, ton vieux soldat, qui pleure, tu le vois,
 Par pitié pour toi-même, ami, fais ce que dois !

BOURBON, très-ému.

Merci. J'allais trahir, j'allais souiller mes armes ;
 Mais ce n'est pas en vain qu'auront coulé tes larmes.

POMPÉRIAN, à lui-même.

Je dois en convenir, Saint-Vallier a raison,
 Il faut y regarder, avant la trahison ;
 Et pourtant la vengeance...

CABALLO, à part.

Allons, tout m'abandonne !
 Et je n'ai plus, je crois, qu'à partir pour Lisbonne.
 (On entend une fanfare au dehors.)

BOURBON.

Qu'est-ce donc ?

SAINT-VALLIER, regardant au fond.

Un héraut d'armes.

BOURBON.

C'est singulier.

LE HÉRAUT, dans le fond. *

A Charles de Bourbon, de par François premier :

Du duc, suspectant la conduite,
 Lui sachant des projets de fuite,
 Par notre héraut le sommons
 De partir, dès cette journée,
 Et de rejoindre notre armée,
 Qui s'en va par delà les monts.

Caballo, Saint-Vallier, Bourbon, le Héraut, Pompérian.

Le duc devra venir sans suite,
C'est lui que l'on veut, non ses gens ;

BOURBON.

Si je refuse ?

LE HÉRAUT.

S'il hésite...

C'est l'affaire de nos sergents.

BOURBON.

Qu'ils viennent donc !

(Le Héraut s'éloigne.)

Eh bien ! est-ce assez d'insolence ?

Et vous figurez-vous encor que je balance

Quand on m'ose, chez moi, parler d'un pareil ton ?

Non, je n'hésite plus.

(A Caballo.)

Monsieur, où signe-t-on ? *

(Celui-ci donne vivement une plume, Bourbon signe. On entend un cliquetis de fer au dehors. Chacun prête l'oreille. Saint-Vallier quitte le premier son attitude et tire son épée.)

BOURBON, reculant d'un pas.

Que fais-tu là ?

SAINT-VALLIER.

J'ai dit ce que je devais dire ;

Il n'est plus, maintenant, qu'une gloire où j'aspire,

C'est de prouver bientôt à mon maître et seigneur

Que, le danger venu, j'ai du sang dans le cœur !...

(Il se plante, l'épée nue, devant la porte du fond.)

BOURBON, serrant la main de Saint-Vallier.

Alors, je suis certain de gagner la campagne ;

Car, pour te vaincre, il faut une armée !... En Espagne !

(Il sort avec Pompéran et Caballo, par la porte de droite ; Saint-Vallier les suit de l'œil un moment ; puis, entendant un bruit de pas et d'armes dans le fond, il ferme la porte de droite et se place devant, l'épée haute. Des soldats paraissent au fond, ils s'arrêtent à la vue de Saint-Vallier, qui se prépare à leur tenir tête.)

* Caballo, Bourbon, Saint-Vallier, Pompéran.

ACTE DEUXIÈME.

Un jardin. Dans le fond, le palais d'Aranjuez. A droite, une tente en velours.
Sous la tente, une petite table, un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARLOS, puis JEANNE.

CARLOS, à la cantonnade.

Veillez bien au dehors... Je suis donc seul, enfin !

Jeanne, une fois par jour, traverse le jardin,

Pour aller, du palais d'Aranjuez, à la messe ;

Elle ne m'a point fait de formelle promesse ;

Mais la voix de son cœur lui dira bien tout bas

Que c'est de ce côté qu'il faut porter ses pas.

(Écoutant.)

J'entends le bruit soyeux d'une robe. C'est elle !

C'est mon bonheur qui vient ! Qu'elle est charmante et belle !

(Faisant un pas vers Jeanne.)

Jeanne !

JEANNE. *

C'est vous, seigneur ?

CARLOS.

Vous alliez au sermon ?

JEANNE.

Oui, car les saints discours éloignent le démon.

CARLOS.

Le démon ? Voyez-vous, celle-là qu'il obsède

N'a point ce front si pur, que ma Jeanne possède.

Là-bas, vous n'avez rien à faire ; puis, ici,

Sous le regard de Dieu, l'on peut prier aussi ;

Car, aimer, c'est prier, quand l'amour est sincère.

* Jeanne, Carlos.

JEANNE.

Oh ! ma vie est alors une longue prière.

CARLOS, lui prenant la main.

Jeanne!...

JEANNE.

Mon cher seigneur, je ne m'en défends pas,
Ma pauvre âme de loin s'attache à tous vos pas ;
J'ai fait de cet amour ma plus chère espérance ;
Mais ce doux rêve, hélas ! fait aussi ma souffrance...
Car vous serez un jour marquis de Villena,
Grand d'Espagne ; quand moi, qu'un père dédaigna ,
Enfant abandonné, de naissance incertaine,
Je n'ai que l'amitié de madame la reine.
Jamais votre maison ne pourra consentir...

CARLOS.

Ma famille au malheur sut toujours compatir ;
Ce qu'elle veut, ce sont des sentiments honnêtes ;
Elle juge, par là seulement, qui vous êtes ;
Le reste importe peu, Jeanne. Or, mon père a vu
De combien de raison votre esprit est pourvu ;
Il sait qu'ayant vécu sans gloire et sans envie,
L'honnêteté discrète a voilé votre vie,
Et que le charme en vous vient, modeste et vainqueur,
De ce que le sourire a passé par le cœur.
C'est assez, croyez-moi, pour que mon choix lui plaise ;
J'ai vingt ans, vous allez bientôt en avoir seize ;
Dites un mot, ma Jeanne, un seul, et dès demain,
Mon père ira pour moi demander votre main.

JEANNE.

Qu'il vienne donc, seigneur ; à lui je m'abandonne ;
Mon cœur, il est à vous ; ma main, je vous la donne.
Faites passer en moi, quoique bien tard venus,
Tous ces amours divins, que je n'ai pas connus ;

Que, grâce à vous, Carlos, à la fois femme et fille,
 En trouvant un époux, je trouve une famille;
 Je prends de tant d'amour l'engagement sans peur;
 Jusqu'ici, j'ai si peu dépensé de mon cœur!...
 On vient!... Adieu!

CARLOS.

Déjà!

JEANNE.

Je vais à la chapelle,
 Pour remercier Dieu du bonheur qui m'appelle.

(Elle sort. Carlos va la suivre.)

SCÈNE II.

CARLOS, CHARLES-QUINT, CABALLO, LE MARQUIS DE
 VILLENA, COURTISANS.

(Le marquis et les courtisans restent dans le fond.)

L'EMPEREUR, à Carlos.*

Restez, seigneur.

(A Caballo.)

Ainsi, mon royal prisonnier

S'ennuie?

CABALLO.

Horriblement, je ne puis le nier;
 Chaque mois écoulé le vieillit d'une année,
 Il maigrit.

L'EMPEREUR.

Il maigrit!... O race infortunée
 Des Valois... Mais voyez où va l'ambition!...
 On est roi d'une belle et grande nation,
 Et l'on veut s'agrandir encore; on veut la Flandre,
 L'Italie, on veut tout!... Mais, lorsqu'on croit s'étendre,
 Le vent tourne un beau jour et l'on est bien surpris
 De voir qu'au lieu de prendre, il se fait qu'on est pris.

* Carlos, l'Empereur assis, Caballo.

Ah ! c'est une leçon pour les grands de la terre !...
 Puisse-t-elle, Henri huit, vous être salutaire !...
 Mais, dites-moi, malgré cet ennui, sa santé
 N'est point telle qu'il faille en être inquieté ?

CABALLO.

Ce matin, j'ai parlé chevaux, chasse, maîtresse ;
 J'ai dit des vers... de moi...

L'EMPEREUR.

C'est une maladresse.

CABALLO.

Il écoutait fort peu... Mais je dois ajouter
 Qu'il met de l'amour-propre à ne pas écouter.

L'EMPEREUR, à part.

Il pourrait bien finir... (et ce n'est pas mon compte)
 Par ne laisser ici que sa personne.

(Il écrit. A Carlos.)

Comte,

Vous porterez au roi ce pli de notre main ;
 Qu'il se promène... L'air d'Aranjuez est très-sain ;
 Puis, comme le plaisir est bon pour les malades,
 Vous organiserez un bal, des sérénades ;

(Mouvement de Carlos et de Caballo.)

J'entends !... De ma bonté vous allez m'accuser...
 Mais, bah ! quand on est jeune, il faut bien s'amuser !

(Se levant.)

Allez ; dites au roi mon frère qu'il me tarde
 De le remettre en joie.

(A Caballo, bas.)

Et vous, triplez la garde.

(Carlos et Caballo sortent de différents côtés.)

SCÈNE III.

L'EMPEREUR, LE MARQUIS DE VILLENA, COURTISANS.

L'EMPEREUR, aux courtisans. *

Approchez-vous, messieurs... Peut-être ignorez-vous
Dans quel but à ma cour j'ai donné rendez-vous ?
C'est que je fête ici d'augustes personnages,
Deux héros... Chacun d'eux a droit à vos hommages ;
Car l'un est un captif et l'autre est un vainqueur,
Car tous deux ils sont grands par le nom et le cœur.

VILLENA.

C'est assez les nommer, Sire... Le roi de France
Est triplement sacré pour nous : par sa naissance,
Par son brillant courage et son vaste malheur.
Quant à... l'autre, chacun reconnaît sa valeur.
Mais de loyaux sujets, fidèles à leur maître,
Ne peuvent oublier que cet homme est un traître ;
Et puis, si vous daignez m'en croire, il serait bon,
Qu'ici, du moins, le roi fût quitte de Bourbon.

L'EMPEREUR, le prenant à part.

Un tel discours devait sortir de votre bouche,
Et je le prévoyais de votre honneur farouche ;
Cependant, cher marquis, malgré votre argument,
J'agis, en cette affaire, assez habilement.
Suivez-moi bien : fêter séparément mes hôtes
Serait, à mon avis, la plus grave des fautes. .
Recevoir Bourbon, seul, c'est lui faire un honneur,
Qui pourrait, à la cour, causer quelque rumeur,
Et lui laisser penser, dans son âme hautaine,
Que je suis aux genoux de ce fier capitaine ;
Ce qui n'est plus... Fêter tout seul le beau Valois,

* Courtisans, Villena, l'Empereur.

C'est grave aussi... Ma cour, folle de ses exploits,
 Va lui faire éclater des transports d'allégresse,
 Qui gonfleront son cœur d'une orgueilleuse ivresse;
 Car vous en ferez tant et vous en direz tant,
 Que vous me le rendrez trop fier et trop content.
 Tandis qu'en opposant François au connétable,
 Le vainqueur au vaincu, c'est au moins supportable;
 Je leur rends à tous deux les honneurs obligés,
 Mais ils ont le chagrin de les voir partagés.
 Bref! en payant ma dette à chacun, je soufflette
 Dans l'un sa trahison, dans l'autre sa défaite.
 Ne vous semble-t-il pas que c'est bien en finir?

TALavera.

Sire, le connétable approche.

L'EMPEREUR.

Il peut venir.

(Il se rassied sous la tente. Les gentilshommes se groupent en face et dans le fond. Talavera et Villena sont derrière lui.)

SCÈNE IV.

L'EMPEREUR, VILLENA, COURTISANS, BOURBON,
 POMPÉRAN.

L'EMPEREUR. *

Soyez le bienvenu dans notre belle Espagne,
 Cousin; vous avez fait une rude campagne;
 C'est digne de Gonzalve et du Cid... Chacun d'eux,
 S'il eût fait aussi bien, certes n'eût pas fait mieux...
 Puis, ces vaillants héros, dont l'Espagne est si fière,
 Ils étaient Espagnols et défendaient leur mère;
 Mais, pour nous, vos exploits ont d'autant plus de prix,
 Qu'un Français commandait à nos soldats surpris...

* Pompéran, Bourbon, l'Empereur, Villena et Talavera derrière lui.

(Haut.)

Désormais, vous voilà Castillan et je pense
Que l'Espagne saura vous payer de la France.

(Il se lève.)

BOURBON.

Sire, quand j'ai quitté Chantelle, un seul espoir
A parlé dans mon cœur plus haut que le devoir.
Il n'est de vos bontés qu'un seul bien que j'implore :
J'aime, depuis longtemps, la reine Léonore,
Et je viens réclamer...

L'EMPEREUR, souriant.

Vous savez que ma sœur
Est libre de donner ou de garder son cœur ;
Je vais la voir... A mes féaux je vous confie.

(Aux courtisans.)

Fêtez comme il convient le vainqueur de Pavie.

(Il sort.)

SCÈNE V.

BOURBON, POMPÉRAN, VILLENA, TALAVERA et les autres dans
le fond.

POMPÉRAN. *

Eh bien, mon duc ?

BOURBON.

Eh bien ! mon cher, tu viens de voir
Comment Sa Majesté daigne me recevoir !
Vive Dieu ! maintenant, je crois que ma vengeance
S'élève à la hauteur de leur folle orgueil !
Ce roi superbe, il est maintenant captif,
Je le tiens sous mon pouvoir chétif ;
Et moi, que j'ai vu se précipiter dans la mort,
Je vois maintenant se précipiter dans la lance.
Hier, c'était toi, le favori, le favori,
Et maintenant, je serai roi !

* Pompéran, Bourbon. (Les courtisans sortent peu à peu.)

POMPÉLAN, secouant la tête.

Demain ?

BOURBON.

Douterais-tu de l'empereur ?

POMPÉLAN.

Je doute

De tout... Je suis ici depuis huit jours... j'écoute,
Et tout ce que j'entends ne me dit rien de bon.

BOURBON.

Est-ce qu'on oserait mal parler de Bourbon ?

POMPÉLAN.

En Espagne, seigneur, on dit ce que l'on pense...
Et j'ai déjà puni plus d'une impertinence.

BOURBON.

Gagner ces malveillants ne doit être qu'un jeu.

POMPÉLAN, désignant les courtisans à la cantonnade.

Je trouve, en attendant, qu'ils vous fêtent très-peu.

BOURBON.

C'est... par discrétion, par respect, je suppose.
Mais laissons ce détail et parlons d'autre chose.
Lorsque tu m'as quitté, pour prendre les devants,
Je t'avais ordonné de fouiller les couvents ;
Ne sais-tu rien encor de cette jeune fille ?...

POMPÉLAN, souriant.

Je crois qu'on chercherait vainement en Castille
Un cœur plus complaisant que le vôtre, seigneur.
Il brûle pour la reine ; et, malgré cette ardeur,
Il ne dédaigne pas de se montrer facile
Pour une autre beauté, sans doute plus docile.
Vraiment, c'est merveilleux !...

BOURBON.

Tais-toi ; c'est mon enfant.

Une faute... un remords qui m'a troublé souvent.
 J'avais seize ans ; les soirs, à Chantelle, étaient tristes ;
 L'ennui me conduisait auprès des caméristes ;
 Une d'elles me plut ; je pris pour de l'amour
 Un caprice ducal, qui ne dura qu'un jour :
 L'été revint bientôt ; avec l'été, la chasse ;
 Cet amour s'envola, comme un oiseau qui passe ;
 Et, comme Elle aimait trop pour ne pas se venger,
 Un jour, elle emporta ma fille à l'étranger.
 J'appris enfin, après cent courses obstinées,
 Qu'elle avait mis entre elle et moi les Pyrénées.
 Or, c'était un abîme, alors ; mais maintenant,
 Je puis poursuivre encor ce songe rayonnant !

(Pompéran le regarde avec étonnement.)

Car cette enfant, vois-tu, fut toujours ma pensée,
 Le culte et le repos de mon âme lassée ;
 Ce cher petit enfant, une femme aujourd'hui,
 Comme on serait heureux de lui servir d'appui !...
 Si la voix de la gloire et de la renommée
 A souvent paru douce à mon âme charmée,
 Jamais, ami, jamais cette magique voix,
 Qui, dans le monde entier, va dire nos exploits,
 N'aura le doux accent, le charme involontaire
 D'une bouche qui dit en souriant : Mon père !...
 Parle ; puis-je espérer ?...

POMPÉRAN.

Parmi vos lansquenets,
 J'ai choisi cent hardis lurons, que je connais.
 * Lorsque l'on fait chanter de l'or à leurs oreilles,
 * Ce joyeux tintement enfante des merveilles ;
 * Pourvu que le succès couronne leurs efforts,
 * Tout moyen leur est bon. Ce sont.. des esprits forts...
 * Griser les gens discrets, séduire femme ou fille,
 * Vieille ou jeune, franchir le mur, forcer la grille,

* Se métamorphoser, jouer du coutelas...
 * Tel est l'échantillon de leurs joyeux ébats.
 Et, s'ils ne trouvent pas votre enfant en Castille,
 C'est qu'alors, monseigneur, vous n'avez plus de fille.
 Nous le saurons bientôt, car j'attends le rapport
 Demain.

BOURBON.

Puisse l'enfer les mener à bon port !

POMPÉRAN, désignant les courtisans qui reparaissent dans le fond.

Ah ça ! de leur respect c'est donner trop de marque ;
 Ils vous fêtent de moins en moins.

TALAVERA, aux autres. *

Il nous remarque,
 Messieurs ; exécutons l'ordre de l'empereur.

VILLENA.

Mais nous l'exécutons, ce me semble, seigneur.
 « Fêtez, comme il convient... » nous a dit notre maître.
 Or, il convient, je crois, d'accueillir mal un traître.
 (Rumeurs dans le fond. — Villena, qui est remonté.)

Voici l'instant venu de nous montrer civils ;
 Chapeaux bas, messeigneurs !

(François I^{er} traverse le théâtre dans le fond, suivi de Charles-Quint et d'une
 foule de courtisans. — Villena et les autres s'inclinent avec le plus profond
 respect.)

BOUREON, étonné.

A qui donc en ont-ils ?
 Le roi ! Le roi de France, ici ! que signifie ?

LE ROI, dans le fond. **

Merci de ces respects dont je me glorifie,
 Messieurs ; on m'a tenu longtemps bien isolé,
 Mais par ce noble accueil me voilà consolé.

* Talavera, Villena, courtisans, Bourbon, Pompéran.

** Talavera, courtisans, Villena, le Roi, l'Empereur, Fourlon, Pompéran.

Et, si je ne dois plus revoir jamais la France,
 Par vos fronts inclinés, j'ai la douce espérance
 Qu'à présent ce pays va m'être hospitalier
 Et qu'on m'y traitera, du moins, en chevalier.

L'EMPEREUR.

Mon frère, la chaleur du soleil est ardente;
 Vous plairait-il de vous asseoir sous cette tente ?

LE ROI, s'avancant en scène.

Non, laissez-moi jouir un peu de mon réveil.
 C'est si bon de revoir les fleurs et le soleil,
 Lorsque, pendant deux mois, dans une forteresse,
 Du soleil et des fleurs on n'a pas eu l'ivresse !...
 Et dire qu'autrefois, peut-être sans raison,
 J'ai signé des arrêts qui menaient en prison !
 Les prisons ! Si jamais je revois mon vieux Louvre,
 Je veux qu'à deux battants le parlement les ouvre !

(Il fait quelques pas de plus du côté de Bourbon.)

POMPÉLAN, bas, à Bourbon.

Il va vous voir.

LE ROI, reconnaissant Bourbon.

Ah ! ah !

Il lui tourne le dos, l'Empereur se détourne pour cacher un sourire. Le Roi remontant.)

Jardin délicieux !

Il ranime le cœur et réjouit les yeux.
 Mais il est bien fâcheux que la foule y foisonne
 De façon... qu'on s'y heurte à... certaine personne,
 Qui, par malheur pour elle, a droit d'y pénétrer ;
 Mais qui, lorsque j'y suis, n'eût pas dû s'y montrer.
 (Il remet son chapeau et s'éloigne par la gauche. Quelques seigneurs le suivent.)

BOURBON, faisant un pas vers l'Empereur.

Sire !...

L'EMPEREUR, l'interrompant. *

Un mot : jusqu'ici, j'avais eu l'espérance

* Courtisans, Talavera, Villena, l'Empereur, Bourbon, Pompéran.

De vous loger dans mon palais... Le roi de France
Ne saurait, et pour cause, habiter loin de moi ;
Je réserverai donc mon logis pour le roi.

(A Villena.)

Marquis, votre maison est la plus habitable,
Vous logerez chez vous monsieur le connétable.

(Villena s'incline. — Bourbon fait un mouvement pour retenir l'Empereur ;
celui-ci l'arrête du geste et sort par la gauche.)

VILLENA, à Talavera, qui semble l'interroger.

J'obéirai.

TALAVERA, bas, à Villena.

Quoi ! vous !

VILLENA.

Oui ! Plus tard, mes valets,
Dès qu'il l'aura quitté, brûleront mon palais.

(Il sort par la gauche, les autres le suivent.)

POMPÉRIAN, à Bourbon, après un temps.

Traitez-vous encor mes soupçons de démence ?
Déjà, par les affronts, la trahison commence ;
L'empereur les tolère. Il ne se presse pas
De vous constituer un trône et des Etats...
Tantôt, quand vous avez parlé de mariage,
Ce qu'il a répondu n'était que verbiage...
La reine Léonor, enfin, vous sait ici,
Et son absence...

BOURBON, avec joie.

Son absence ? la voici !...

Son seul aspect suffit à dissiper l'orage.
Que m'importe, à présent, leur misérable outrage !
Lorsque ma Léonor me promet en retour
Et l'ivresse et l'orgueil de son royal amour !
Laisse-nous seuls !

(Léonor paraît à gauche. — Pompérian sort par la droite.)

SCÈNE VI.

BOURBON, LÉONOR. *

BOURBON.

Enfin, je vous revois, madame !
Le bonheur qui m'enivre est trop grand pour mon âme...

LÉONOR, troublée d'abord, avec une froideur affectée.

On m'a dit de venir, monsieur le duc, je viens.

BOURBON.

Un tel langage...

LÉONOR.

Il vous étonne ?

BOURBON.

J'en conviens ;

Car, après les serments échangés à Venise,
J'avais, d'un autre accueil, l'espérance permise ;
Votre regard limpide, alors, m'était plus doux,
Il semblait ignorer les éclairs du courroux...
Pourquoi ce changement qui m'étonne et m'afflige ?
Qu'étais-je donc, alors ? et maintenant, que suis-je ?
J'étais un petit duc, qu'un monarque orgueilleux
Pouvait déposséder du toit de ses aïeux ;
Maintenant, je n'ai plus d'entraves, plus de maître ;
Je puis être, à mon gré, ce qu'il me plaira d'être ;
J'ai mon drapeau, j'ai des soldats, qui sont à moi,
Et, s'il vous faut un trône, eh bien ! je serai roi !

LÉONOR, avec effort.

Jadis, monsieur le duc, le seigneur de Chantelle
Était sujet loyal, et chevalier fidèle.

* Léonor, Bourbon.

BOURBON.

Ce reproche, c'est vous qui me l'adressez?... vous!
 Vous, la seule par qui je devais être absous!
 Fidèle, je laissais entre nous un abîme...
 Qu'on ne pouvait combler qu'en y jetant un crime;
 Car, tout nous séparait... Et si j'ai pu trahir,
 C'est pour vous mériter.

LÉONOR.

Dites pour m'obtenir!...
 Vous vous êtes trompé, monsieur; le seul obstacle
 Entre une reine et vous,
 (Avec effort.)
 C'est le honteux spectacle
 D'un soldat, d'un héros, qui se fait apostat!

BOURBON.

Eh bien, oui; j'ai commis un horrible attentat!...
 Je ne vous dirai pas jusqu'à quel point l'injure
 Pourrait justifier à vos yeux mon parjure;
 Votre fière vertu ne me comprendrait pas,
 Et je n'ai pas besoin d'entrer dans ces débats.
 Mais, lorsque j'ai signé ce pacte d'infamie,
 On me montrait au loin ma charmante ennemie;
 Si j'ai changé de camp, mon cœur n'a pas changé;
 Et, cet ardent amour, il était partagé...
 Il doit l'être encor?

(Léonor s'est détournée pour cacher son trouble.)

Mais répondez donc, madame!

Car, enfin, c'est pour vous, si je suis un infâme!...

LÉONOR, se contenant.

L'amour que l'on ressent pour une Majesté
 Ne se témoigne point par une indignité;
 Une reine ne peut se payer d'un tel gage.

BOURBON, soudainement.

Moi, j'explique autrement cet étrange langage

(Et d'un cœur féminin j'aurais dû le prévoir !)
 Si rien en ma faveur n'a pu vous émouvoir,
 C'est que vous en aimez un autre ; oui, madame !
 Oh ! mais il paiera cher son bonheur, sur mon âme !...

LÉONOR.

Un autre ? Et pourquoi pas ?

BOURBON.

Son nom ? Il va mourir !

LÉONOR.

Il est mort. Mais j'en garde un pieux souvenir.
 C'était un capitaine, à l'âme bien trempée ;
 Il ne prêtait jamais sa glorieuse épée
 Qu'à de nobles desseins ; lorsqu'elle retombait,
 Ce n'était pas son bras, c'était Dieu qui frappait.
 Si l'honneur eût voulu s'incarner dans un homme,
 Il eût choisi les traits de ce fier gentilhomme ;
 Car jamais un visage humain n'a respiré
 Une âme plus loyale, un cœur mieux inspiré ;
 Et ce noble seigneur, si grand, si regrettable,
 On l'appelait Bourbon... Bourbon le connétable !

BOURBON, avec joie.

Oh ! pour reconquérir ce cœur, mon seul trésor,
 Ce que j'étais, je puis le devenir encor !...
 Il faudra bien, alors, que votre âme s'émeuve...

LÉONOR.

Mon seul époux est mort... N'insultez pas sa veuve.

(Elle remonte pour sortir.)

BOURBON.

C'est ainsi ! rien ne peut fléchir votre rigueur ?...
 Eh bien ! puisqu'il le faut, je verrai l'empereur,
 Et, sans plus m'occuper d'un caprice frivole,
 Je le somme, à l'instant, de tenir sa parole ;

Il faudra qu'il la tienne, et grâce à ce moyen,
Il ne sera pas dit que j'ai trahi pour rien.

LÉONOR.

Le voici justement, faites valoir vos preuves.

(L'Empereur entre de droite.)

SCÈNE VII.

BOURBON, L'EMPEREUR.

L'EMPEREUR.

Qu'est-ce donc ?

(Léonor lui désigne Bourbon du geste et sort par la gauche.)

BOURBON. *

J'ai passé par de rudes épreuves,
Sire, depuis le jour maudit, où, par traité,
J'ai vendu ma colère à Votre Majesté...
D'abord, connaissant seul ma force et ma visée,
Je voulais marcher libre au but de ma pensée...
Qu'avez-vous fait?... Jaloux de succès trop complets,
Vous avez, sur ma route, aposté vos valets...
Lannoy, plat courtisan ; Antonio de Leyve,
Un maquignon ; Pescaire, un intrigant... L'élève
Du vieux Machiavel, qui ne s'en vante pas...
Flanqué de ces faquins, qui gênaient tous mes pas,
Et malgré les efforts sournois de leur envie,
J'ai contraint la victoire à me suivre à Pavie.
Je prends le roi ; Lannoy me l'emmène à Madrid ;
J'y viens ; on m'y reçoit d'un visage contrit...
On m'évite... on me fuit, tandis que l'on encense
Mon rival, mon captif... Sire, c'est trop d'offense !...
C'est reconnaître mal les services rendus,
Et je croyais qu'ici, d'autres soins m'étaient dus !

* L'Empereur, Bourbon.

L'EMPEREUR.

Que voulez-vous, cousin, la noblesse espagnole
Est étrange... Le roi de France est son idole...
Et, lorsqu'elle a fêté si grandement ce roi,
Vous n'avez pas été plus molesté que moi.

BOURBON.

Pourquoi ne pas laisser le prisonnier dans l'ombre ?

L'EMPEREUR.

Cela faisait crier... Puis, il devenait sombre ;
Lui, qui ne songe guère, on le voyait songeur ;
Et moi, je ne veux pas la mort de ce pécheur.

BOURBON.

Soit ; mais c'est maintenant la reine qui refuse
De me donner sa main... Or, si je ne m'abuse,
Le traité de Chantelle...

L'EMPEREUR.

Oh ! je l'ai très-présent,
Cher duc ; le traité dit : Si la reine consent.
Or, son consentement étant tout dans l'affaire,
C'est chose entre vous deux, et moi je n'ai qu'y faire.
(Il fait quelques pas pour sortir.)

BOURBON.

C'est donc un guet-apens, sire ? une trahison ?

L'EMPEREUR.

Ce mot dans votre bouche est-il bien de saison ?
Vous me cherchez querelle, à propos de l'entrave
Que j'ai pu mettre à vos ébats... C'était fort grave...
Vous me servez... Soit... Mais, à moins d'être insensé,
Je dois mettre à profit les leçons du passé.

BOURBON.

Ainsi donc, vous traitez en déserteur vulgaire

Un duc, un connétable, un grand homme de guerre,
Un seigneur insulté, qui voulait se venger,
Mais à force de gloire acquise ! et de danger
Couru !... Ma trahison, alors, était sublime !
En me rapetissant, vous grandissez mon crime,
Crime que nos aïeux jugeaient tout autrement...
Je serais un héros, si, fidèle au serment,
Vous eussiez fait de moi, de moi... le traître Charle,
Bourbon, premier de nom, roi de Provence et d'Arle !

L'EMPEREUR.

Autrefois, au vainqueur, on ne demandait pas
Un compte bien sévère, à la fin des combats ;
Je le sais ; mais le temps marche, avec lui, tout change,
Et tout rend naturel ce qui vous semble étrange ;
Ferdinand, avant moi, dans ce siècle nouveau,
Sur l'hydre féodale a passé le niveau ;
Je l'imité.

BOURBON.

Et pourquoi m'avez-vous, par surprise,
Inspiré, le premier, un acte qu'on méprise ?

L'EMPEREUR.

Oh ! moi, c'est autre chose... Attaquant votre roi,
J'aimais assez chez lui ce que je hais chez moi ;
Mais si quelqu'un des miens, dans ses rodomontades,
Se permettait ici pareilles incartades,
Je le réprimerais sur l'heure, et vertement.

BOURBON.

Ainsi, vous l'avouez ? J'étais un instrument,
Rien de plus ! Et nos fils maudiront ma mémoire !...
Mais si je suis un traître, un apostat... l'histoire
Arrache, sans pitié, devant les nations,
Aux regards déguisés le manteau des lions !
Philippe le rusé n'est plus qu'un peu de cendre,
Et les petits enfants connaissent Alexandre !

Ceux qui me maudiront vous flétriront aussi :
 Celui qui survivra glorieux est ici ;
 Dans la postérité qui ne flatte personne,
 Celui qui portera le plus haut sa couronne,
 Son front chevaleresque et son royal cimier,
 Ce sera le vaincu, le roi François premier !
 Et vous, vous son vainqueur, roi de l'Inde et d'Espagne,
 Maître des Pays-Bas, empereur d'Allemagne,
 Vous serez un parjure, un fourbe, un imposteur !

L'EMPEREUR.

Vous vous y connaissez mieux que moi, cher seigneur ;
 Je dois donc respecter un arrêt si sévère ;
 Mais je n'ai fait, du moins, que ce que j'ai vu faire.
 (Il sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

BOURBON, POMPÉLAN. Il est entré vers la fin de la scène.

BOURBON. *

Ainsi, j'aurai trahi mon pays et mon roi,
 J'ai foulé sous mes pieds mon honneur et ma foi ;
 Et voilà qu'à présent l'on ne porte à mon compte
 Que l'insultant mépris, que l'opprobre et la honte!...
 Et, pour m'indemniser, rien!... pour me venger, rien!...
 (Frappé d'une idée.)
 Peut-être!... Pompéran!... il existe un moyen!

POMPÉLAN.

Et lequel ?

BOURBON.

Ce qui fait leur force et leur jactance,
 C'est le roi prisonnier, c'est le deuil de la France...
 Ce roi, qui l'a vaincu ?

* Bourbon, Pompéran.

POMPÉRIAN.

Vous, vous seul, monseigneur.

BOURBON.

Moi seul, je puis aussi devenir son sauveur.

POMPÉRIAN.

Quoi!...

BOURBON.

De cette façon, je rachète ma faute;
Je rentre dans Paris, vengé, la tête haute;
Tandis que Charles-Quint, la pâleur sur le front,
Verra ce qu'il en coûte à qui me fait affront!
L'entreprise est hardie et l'issue incertaine;
Qu'importe! Pour doubler mes forces, j'ai ma haine,
Et l'espoir de rentrer, absous et glorieux,
Dans le noble chemin qu'ont suivi mes aïeux!

ACTE TROISIÈME.

Une salle du palais, servant de corps de garde. A droite, la prison de François 1^{er}; à gauche, premier plan, une porte. Une table sur laquelle brûle une lampe; un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

POMPÉLAN, puis CONRAD, puis BOURBON.

(Pompéran porte un costume de soldat espagnol. — Au lever du rideau, il est seul en scène, et écoute à la porte de gauche.)

POMPÉLAN.

Au tapage, ce fils aîné du vin vermeil,
Va bientôt succéder son frère, le sommeil.
Le silence se fait déjà.

(Conrad, vêtu comme Pompéran, entre de gauche avec précaution. Il ferme la porte à clef.)

Quelles nouvelles?... *

CONRAD, avec emphase.

L'ivresse, aux doigts de plomb, a voilé leurs prunelles.

POMPÉLAN.

Bien!...

(Il remonte et agite son chapeau dans le fond. — Une douzaine de lansquenets entrent en scène; ils sont en costume espagnol.)

Pas de bruit, messieurs... maintenant le signal

Convenu...

(Il parle bas à un des soldats. Les autres se groupent à droite, à gauche et dans le fond.)

* Conrad, Pompéran.

BOURBON paraît dans le fond. *

Tout va bien : nous avons l'arsenal.
Les soldats?

POMPÉLAN, désignant la porte de gauche.
Ivres morts.

BOURBON.

As-tu le mot de passe?

POMPÉLAN.

Je l'ai.. Le brigadier est un buveur tenace;
Il a, sans sourciller, vidé trois pots de vin;
Mais Conrad en tient six, et le mot est : DEVIN.

(Conrad salue et remonte.)

BOURBON.

Le jeune don Carlos, l'officier de service,
Qu'en as-tu fait?

POMPÉLAN.

Aux gens il faut rendre justice;
Il faisait son devoir en geôlier rigoureux...
Mais, par bonheur, j'ai su qu'il était amoureux...
Alors, vous comprenez... un billet de sa belle...
Et le joli garçon s'est envolé vers elle.

BOURBON.

Mais ce billet, comment as-tu pu l'obtenir?

POMPÉLAN.

C'était l'obstacle... Herman est venu l'aplanir;
Il manie une plume avec tant de souplesse,
Que Carlos a baisé la lettre avec ivresse.

(Un des lansquenets salue.)

BOURBON.

Et les clefs?

* Conrad, Pompélan, Bourbon.

POMPÉRAN.

Il les a sur lui... mais les voici...

BOURBON.

Comment ?...

POMPÉRAN.

Prévoyant tout, j'ai fait venir ici
Un de vos lansquenets, qui comprend la serrure
Comme pas un... chez lui, c'est un don de nature.

(Même jeu de la part d'un autre.)

BOURBON, lui serrant la main.

Je n'ai jamais connu d'homme plus étonnant
Que mon vieux compagnon !... A l'œuvre maintenant !

(Il se couvre la figure d'un masque.)

POMPÉRAN, étonné.

Quoi !

BOURBON.

Je veux éviter les cris de sa surprise ;
Car il s'étonnerait d'une telle entreprise,
De ma part... En un mot, j'agis plus prudemment
En ne disant mon nom qu'après l'événement.
Surveille les dormeurs. Je me charge du reste.

(Il ouvre la porte de droite et s'éloigne. — Un temps.)

CONRAD, accourant du fond.

Une ronde de nuit !...

(Mouvement des soldats pour prendre les armes.)

POMPÉRAN, vite.

Pas un mot, pas un geste.
Du sang-froid, sentinelle, ou nous sommes perdus !
(Le silence le plus profond s'établit. — Des soldats passent dans le fond. — La sentinelle échange le mot d'ordre avec le chef de la patrouille qui continue sa marche. — Un temps de silence.)

CONRAD est remonté et fait quelques pas dans le fond, puis il redescend.

Nous pouvons respirer... on ne les entend plus.

BOURBON, de la coulisse.

• Par ici, monseigneur.

(Il entre en scène, toujours masqué, suivi de François Ier.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, BOURBON, LE ROI.

LE ROI.*

Ah ça, mon camarade,
N'allez-vous pas bientôt finir la mascarade?...
Où me conduisez-vous?... Je ne vous connais pas.
Or, je vous en préviens, je ne fais plus un pas,
Sans savoir où je vais, et quel est le service
Que l'on prétend me rendre avec tant d'artifice.
Enfin, je n'aime pas qu'on se tienne embusqué
Sous un masque, quand, moi, je ne suis pas masqué.

BOURBON.

ire, on veut vous sauver.

LE ROI.

Quelle est cette folie?

Lorsque de mes gardiens, cette salle est remplie!...

BOURBON.

Parfois, sous la neige
Est un vert gazon;
Il n'est point de piège
Ni de trahison.
Sous ces uniformes
Par eux acceptés,
Sont des cœurs conformes
A vos volontés.
Les soldats de garde,
Sire, les voilà!

(Il désigne la porte de gauche.)

* Bourbon, le Roi, Pompéran et les soldats dans le fond.

Nul ne nous regarde
 Et la fuite est là !
 Un coursier rapide
 Attend au pilier,
 Et la place est vide
 Jusqu'à l'escalier ;
 Il est à la porte
 Des hommes de fer
 Pour vous faire escorte
 Jusques en enfer ;
 D'assez piètres âmes,
 Mauvaises façons,
 Mais de rudes lames
 Et de fiers garçons.
 Des genets de race,
 Ardents, élancés,
 D'espace en espace
 Partout sont placés.
 Les bois, la campagne,
 Les ponts sont à nous ;
 Enfin, en Espagne,
 Vous êtes chez vous.
 Mais la nuit est sombre ;
 Vous avez compris ;
 Perdus dans son ombre,
 Volons vers Paris.

LE ROI, passant. *

Vrai Dieu, votre discours sonne la liberté,
 Et je me sens au cœur des bonds de liberté !
 Plus d'étroite prison !... Libre ! je serais libre !...
 Je pourrais replacer l'Europe en équilibre !
 Revoir mon beau pays, les fêtes, les tournois,
 Mes poètes aimés !... vos tant jolis minois,
 Mesdames de la cour !... S'il m'en prenait l'envie,

* Le Roi, Bourbon.

Je pourrais, Charles-Quint, te rembourser Pavie...
Et te montrer comment on traite un roi vaincu !
Quel triomphe !... Monsieur, pour être convaincu,
Je n'attends plus de vous qu'une chose : une épée !
Alors, sans plus tarder, je tente l'équipée ;
Et, si je ne vais pas jusqu'au bout du chemin,
Je tomberai, du moins, une arme dans la main...

BOURBON, lui donnant une épée.

Eh bien ! voici de quoi régner et de quoi vivre !

LE ROI, tirant l'épée et jetant le fourreau loin de lui.

Ah ! merci !... maintenant, je suis prêt à vous suivre !
Marchons !...

(Il fait quelques pas vers le fond.)

BOURBON.

Jusqu'au matin je dois veiller ici ;
Car on peut découvrir...

LE ROI.

Je partirais ainsi,
Sans connaître le nom d'un soldat intrépide
Qui me sauve et me fait de son corps une égide ?

BOURBON.

Ce soldat, monseigneur, pour vous n'a plus de nom.

LE ROI.

Soit ! mais il a du moins un visage.

(Bourbon se démasque.)

Bourbon !...

(Après un temps, avec ironie.)

Bourbon !...

(Il jette son épée et se dirige vers la porte de sa prison.)

BOURBON.

Que faites-vous, grand Dieu !...

LE ROI.

Mais je regagne

Ma prison, seigneur duc, et je reste en Espagne.

(Les soldats remontent tout à fait; quelques-uns sortent et se promènent en dehors.)

BOURBON.

Quoi! vous...

LE ROI.

On m'a souvent reproché, non sans droit,
 D'être plus romanesque et valeureux... qu'adroit;
 Or, comme le fardeau d'une couronne oblige,
 Vous le voyez, monsieur le duc, je me corrige.
 Je ne crains rien pour moi; mais je trouve prudent
 De ne m'embarquer pas, prévoyant l'accident.

BOURBON, se contenant.

Sire... vous m'outragez!... vous me...

LE ROI.

Je vous outrage?

Quand une fois l'honneur d'un homme a fait naufrage,
 Il est permis, il est sage de préjuger
 Que, se fier à lui, c'est se mettre en danger.

BOURBON.

Réfléchissez encor! quel intérêt aurais-je?...

LE ROI.

Vous pouvez en avoir plus d'un, monsieur; que sais-je?...
 Peut-être aimez-vous mieux, chez vous, m'emprisonner,
 Par esprit de vengeance... ou pour me raçonner...

BOURBON.

Moi, sire?...

LE ROI.

Il se pourrait aussi que votre haine
 Considérât ma mort comme une bonne aubaine;

Et que ces compagnons, vendus à vos desseins,
Fussent tout simplement de lâches assassins !...

BOURBON.

C'est trop !...

LE ROI.

Ce que je dis, j'ai le droit de le dire !
J'ai le droit de penser qu'en un piège on m'attire,
J'en use—je le pense—et vous trouverez bon
Que François ne soit plus la dupe de Bourbon.
Ici, je suis captif, j'en conviens ; mais ma vie
A Charles-Quint, du moins, ne saurait faire envie ;
Puis, on est le captif d'un empereur, mais non
Celui d'un chevalier déloyal et félon !...

BOURBON, d'une voix brisée.

Hélas ! j'ai mérité ce langage sévère,
Et, le front incliné, j'ai gravi mon calvaire ;
Je ne vous dirai pas que je suis le martyr
De ma faute, et qu'il faut croire à mon repentir...
Non... pour vous démontrer l'affront que vous me faites,
Je n'invoquerai pas les sentiments honnêtes :
Je n'en ai plus le droit... vous ne me croiriez pas,
Et c'est mon châtiment ; mais je vous dis bien bas :
Sire, mon dévouement vous paraît chose étrange,
Eh bien ! en vous servant, sachez-le, je me venge,
L'empereur Charles-Quint, sans pudeur et sans foi,
Manque à tous ses serments... et je vous sauve, moi,
Pour qu'il ne soit pas dit qu'on peut me faire insulte,
Sans qu'un grand cataclysme aussitôt n'en résulte.
Alors, vous me croirez enfin, quand je vous dis :
Je ne fais pas le bien, monseigneur, je trahis !

LE ROI, vite.

Je vous crois !... La raison est assez admissible,
Et je trouve, à présent, ma fuite très-possible ;

Mais il ne suffit pas, malgré son désarroi,
De le vouloir, monsieur, pour obliger un roi !
Sachant, mieux que pas un, ce que vaut un service,
Je ne puis accepter, quand même, un bon office ;
Vous m'avez pu trahir, moi, François de Valois,
Vous avez pu me vaincre et me dicter vos lois ;
Mais il est un affront hors de votre puissance,
C'est de vous imposer à ma reconnaissance !...
D'ailleurs, et pour finir d'un mot, la liberté
Est un trop pur trésor, pour qu'il soit accepté
D'une main qui n'est pas pure et sainte comme elle...
Et la vôtre, monsieur, est par deux fois rebelle.

(Il se dirige vers la prison.)

BOURBON, le retenant du geste.

Mais je n'ai pas encor tout dit... vous ignorez...

LE ROI.

Je ne veux rien savoir.

BOURBON.

Sire, vous m'entendrez !

Sire, oubliez la main qui vous prête assistance,
Ne vous occupez point de la reconnaissance,
Je n'en demande pas, je n'en mérite pas ;
Mais, dans le chemin fait, laissez aller vos pas !...
Oh ! je vous en conjure à genoux !... Si mes larmes
Ne peuvent vous toucher, que, du moins, les alarmes,
Les cris de vos sujets, consternés, éperdus,
Anéantis, brisés... soient par vous entendus !
Car, au delà des monts, c'est chose lamentable !...
C'est un abattement, un deuil épouvantable !...
Le commerce, la loi, tout languit, tout est mort :
C'est au chef de veiller quand le soldat s'endort !...
Et je vous dis, au nom sacré de sa souffrance,
Fuyez, sire ! non pas pour vous, mais pour la France !..

LE ROI, après un instant d'hésitation.

Ah! pourquoi le projet est-il venu de vous!...

Un voyage à Paris m'aurait été si doux!...

(Il rentre lentement dans sa prison.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins LE ROI.

BOURBON.

Damnation!... J'ai fait ce que personne au monde

N'eût même osé rêver! une chose profonde;

Et malgré la grandeur du service, on me dit :

« Je ne veux rien de vous! » Mais je suis donc maudit?...

Mais je suis donc un être à ce point misérable

Que je ne puis plus tendre une main secourable?...

Repousser un trône!... Oui... je comprends cela... mais

Un captif refuser la liberté!... jamais!

Jamais, — fût-ce un vieillard sur le bord de la tombe, —

Quelqu'un n'a dédaigné ce trésor, d'où qu'il tombe!

Et ce refus royal est un si grand affront,

Que je ne m'en vais plus pouvoir lever le front!

Ah! c'est vraiment par trop de honte et de misère!

(Il pleure et tombe assis à gauche.)

POMPÉAN, s'approchant doucement de lui. *

Monseigneur, monseigneur!

BOURBON.

Qu'est-ce ?

POMPÉAN.

Que faut-il faire ?

BOURBON, avec un rire amer.

Ecrire à Saint-Vallier qu'il avait bien raison,

Quand il me détournait de quitter la maison.

* Bourbon, Pompéan, soldats dans le fond.

POMPÉRAN.

Monseigneur, revenez à vous... l'heure se passe !
L'on peut, à chaque instant...

BOURBON.

Que veux-tu que je fasse ?

POMPÉRAN.

Si ce n'est pas pour vous, songez que vos soldats...

CONRAD, entrant vivement, à Pompéran. *

Messire, le seigneur Carlos est sur mes pas !
Il vient de ce côté...

(Il remonte.)

POMPÉRAN.

Déjà ?... Quittons la place ;

Peut-être pourrons-nous, avec un peu d'audace ;...

CONRAD, du fond.

Il est trop tard.

(Carlos entre vivement par le fond.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CARLOS.

CARLOS, reconnaissant Bourbon.

Ah çà, que veut dire ceci ?

BOURBON. **

Vous désirez savoir pourquoi je suis ici,
Monsieur de Villena ?... Soit, je vais vous le dire.

CARLOS.

Monsieur !...

BOURBON.

Ecoutez-moi sans courroux. Votre sire,
L'empereur Charles-Quint, a trahi son serment ;

* Bourbon, Pompéran, Conrad.

** Bourbon, Carlos, Pompéran, soldats.

J'ai voulu me venger de lui, mais grandement,
Comme il m'appartenait... en désertant la voie
Où, depuis trop longtemps, mon honneur se fourvoie...
Bref, j'ai voulu tirer le roi de sa prison...
Mais il a, de ma part, craint quelque trahison ;
Si bien que, préférant son cachot à la fuite,
Votre captif est là... Vous savez ma conduite,
Le refus inouï que j'ai subi du roi :
Si je n'ai pas assez souffert, dénoncez-moi.

CARLOS.

Hélas ! monsieur le duc, je ne puis que vous plaindre ;
D'ailleurs, vous l'avez vu, vous n'êtes plus à craindre.
La conduite du roi vous prouve désormais
Que vous ne pouvez plus nous désertir jamais.
Or, la sévérité devenant chose vaine,
Je me tairai. Sortez, messieurs... le capitaine
Ne se souvient de rien.

(Les soldats se retirent.)

CONRAD, venant du fond, bas, à Pompéran.

Messire !...

POMPÉRAN.

Que veux-tu ?

CONRAD, de même.

Un message pour vous.

POMPERAN.

Qu'est-ce donc ?

(Il ouvre.)

Qu'ai-je lu ? *

(À Bourbon.)

Monseigneur, vous savez, cette fille si chère
Que vous cherchiez partout sur la terre étrangère...

BOURBON.

Ma fille !... elle vivrait ?...

POMPÉRAN.

Et vous la connaissez :

* Bourbon, Pompéran, Carlos, Conrad.

C'est cette belle enfant, dont les beaux yeux baissés,
Pendant qu'elle lisait hier, sous le platane,
Semblaient vous rappeler...

BOURBON.

Que dis-tu?... Jeanne? Jeanne?...

Elle serait ma fille...

(Mouvement de Carlos.)

POMPÉRAN.

A n'en pouvoir douter.

Voyez.

(Il lui passe le papier.)

BOURBON, le prenant vivement.

Tout, en effet, semble le constater.

Oui... c'est cela... Française... amenée en Castille
Depuis seize ans bientôt... C'est elle!... c'est ma fille!...
Ma fille!... Ah! vois-tu bien, c'est à me rendre fou!...
Songe donc, sous mes pieds, tout devenait caillou
Déchirant... tout manquait à ma vie en détresse :
Honneur, estime, amour... Ce n'était sur ma route
Que honte, que mépris, que remords étouffant!
A présent, que m'importe à moi?... j'ai mon enfant!...
Mais si son cœur allait repousser ma tendresse?...
Non, elle aurait du moins pitié de ma détresse...
Une fille, d'ailleurs, qui vit à la maison,
Ne sait ce qu'on entend par une trahison;
Et, comprît-elle un jour la faute de son père,
Une enfant sur ce point n'est jamais bien sévère.
Ah! si c'était un fils!... Il faut tomber bien bas
Pour remercier Dieu des fils que l'on n'a pas!... **

(Il va à la table.—A Pompéran, tout en écrivant.)

Mais le temps que je passe à parler de ma fille
Est perdu pour la voir... L'infante de Castille

* Pompéran, Bourbon, Carlos.

** Bourbon, Pompéran, Carlos.

Donne un hal cette nuit... Jeanne y doit être encor :
Cours, vble, Pompéran; ne ménage pas l'or,
Pour lui faire tenir au plus tôt cette lettre...
Je lui dis simplement, sans me laisser connaître,
De venir au palais d'Aranjuez à l'instant,
Où quelqu'un doit lui dire un secret important;
Car je veux, le premier, voir éclater sa joie.
Va !...

(Pompéran sort.)

SCÈNE V.

BOURBON, CARLOS.

CARLOS, s'approchant de lui lentement.

Seigneur duc, avant d'entrer dans cette voie,
Je sais tout... avez-vous calculé froidement
Ce qui peut advenir de ce revirement?... *
Orpheline, sans biens, mais d'âme insouciense,
Dans son obscurité votre fille est heureuse;
Elle ne peut aimer, ne le connaissant pas,
Un père dont l'absence équivalait au trépas.

BOURBON.

Mais elle m'aimera ! Je le veux ! et j'espère
Y réussir bientôt. Je serai si bon père !
Son bonheur deviendra mon unique souci,
Ma seule ambition, ma seule gloire !... Aussi
Je suis bien sûr...

CARLOS.

Seigneur, il est des servitudes
Qui naissent, par degré, de douces habitudes,
Et que l'on ne saurait briser impunément.

* Bourbon, Carlos.

BOURBON.

Qui parle de cela ?

CARLOS.

Jeanne a fait un serment :

Celui de devenir à jamais ma compagne

Et de ne plus quitter ce doux pays d'Espagne.

BOURBON.

Je ne puis qu'approuver ma fille de son choix,
Monsieur... nous resterons en Espagne tous trois ;
J'y consens, et de tout mon cœur, je vous le jure !

CARLOS.

Alors, seigneur, c'est moi qui deviendrai parjure ;
Car, votre nouveau titre une fois constaté,
Mon père changera bientôt de volonté.

BOURBON.

Lui ? pourquoi ?

CARLOS, avec ménagement.

Le marquis peut appeler sa fille
L'orpheline sans biens, sans nom et sans famille ;
Car il est d'assez noble et vaillante maison
Pour anoblir ma femme, en lui donnant son nom ;
Car il est assez riche, et d'or et de domaine,
Pour que la pauvreté lui semble chose vaine ;
Enfin, c'est un superbe et parfait grand seigneur...
Qui ne demande aux gens qu'une chose : l'honneur ;
Et malgré le renom que vous a fait la guerre,
Il bannirait l'enfant dont vous seriez le père.
Réfléchissez encor : vous n'êtes pas certain
Que Jeanne, auprès de vous, bénira son destin ;
Et moi, je vous le dis, j'en suis aimé, je l'aime ;
Cet amour est son rêve et son bonheur suprême !...
Ce rêve, d'un seul mot, vous allez le chasser,
Ce bonheur, vous allez à jamais le briser ;

Et vos premiers baisers, pour vous si pleins de charmes,
Il faudra les donner pour essayer des larmes.

BOURBON.

Ah ! vous me plongez là dans un cruel souci !...
Et pourtant je ne puis consentir...

CARLOS.

La voici !

L'instant est solennel et l'heure décisive...
Prenez garde !...

SCÈNE VI.

LES MÉMES, JEANNE, suivie de POMPÉRAN, qui se retire aussitôt.*

JEANNE, à Bourbon.

Seigneur, j'ai reçu la missive
Qui m'appelle en ce lieu pour un fait important ;
Alors, je suis venue au plus vite... et j'attend.

BOURBON, à part.

Qu'elle est charmante !...

JEANNE, étonnée.

Eh bien, seigneur ?

(Carlos attend avec anxiété)

BOURBON, après une lutte intérieure et avec beaucoup d'efforts pour rester maître de lui.

Mademoiselle,

Je vais, je crois, vous dire une heureuse nouvelle :
J'ai rencontré tantôt monsieur de Villena...
Un de mes vieux amis...

JEANNE, avec émotion.

Ensuite ?

* Jeanne, Bourbon, Carlos.

BOURBON.

Il me pria,
Sachant que don Carlos vous souhaite pour femme,
De savoir à quel point vous partagez sa flamme...
Vous ne répondez pas?...

JEANNE.

Pardon... c'est que mon cœur
Est tout gonflé de joie et de larmes, seigneur.

BOURBON.

Ainsi donc, vous l'aimez?...

JEANNE.

Oh ! d'un amour sincère,
De mon cœur tout entier!...

BOURBON.

Pourtant, si votre père
Surgissant tout à coup et palpitant d'émoi
Vous disait, aujourd'hui : « Ma fille, suivez-moi, »
Que feriez-vous?...

JEANNE.

Mon père?... Ah ! c'est me faire outrage,
Seigneur, que de douter ainsi de mon courage!...
Mais pourquoi?...

BOURBON, avec joie.

Vous pourriez?...

JEANNE.

Je sens que j'en mourrais ;
Mais j'aurais obéi d'abord... Je le suivrais.

BOURBON.

Ah ! ce serait la mort?... Ainsi donc, votre père
Ne trouverait en vous qu'une froide étrangère,

Une esclave docile à son moindre désir,
Et non l'enfant joyeux qu'il croirait ressaisir ?

JEANNE.

Je l'aimerais, seigneur, cent fois plus que moi-même ;
Mais songez-y, comment se peut-il que je l'aime
Autant que cet ami qui, m'appelant sa sœur,
A rompu le premier les glaces de mon cœur ?
Puis, on apprend comment doit aimer une fille ,
Et moi, je ne sais pas, je n'ai pas de famille.
Mais pourquoi parlez-vous de mon père... pourquoi ?
Le connaissiez-vous, seigneur?... Répondez-moi !...

BOURBON.

Je l'ai connu jadis, grand, loyal et fidèle...
Mais depuis... il est mort... au château de Chantelle ;
Il m'a dit, en mourant, votre triste abandon ;
Moi, j'ai promis qu'un jour j'obtiendrais son pardon,
Et ce pardon promis... de vous je le réclame.

JEANNE, priant.

O mon père ! que Dieu prenne en pitié ton âme !...
Et crois que, si ta fille a jamais murmuré,
Ce n'est que du regret de t'avoir ignoré.
— Il ne vous a pas dit autre chose, mon père ?...

BOURBON.

Il m'a dit : « Mon enfant m'a toujours été chère...
» Et si je suis resté dans l'ombre... dis-lui bien
» Que ce n'est pas pour moi,

(Regardant Carlos.)

Mais que c'est pour son bien. »

Mais c'est assez parler de choses douloureuses ;
Vous allez rayonner parmi les plus heureuses ;
Car le noble marquis, touché de vos amours,
Consent à vous nommer sa fille dans huit jours.
Voilà le grand secret que j'avais à vous dire ,

Et comme il est, je crois, de ceux qui font sourire,
 J'ai cru, malgré la nuit, pouvoir vous déranger...
 Ai-je bien fait ?

(Jeanne fait signe que oui de la tête.)

Alors, payez le messager.

(Jeanne lui présente son front. Il la tient longtemps embrassée.)

Maintenant, adieu, Jeanne.

(Jeanne s'éloigne. → A part.)

Adieu, toute ma vie.

Ce triomphe est plus grand que celui de Pavie.

CARLOS.

Mais aussi c'est par Dieu qu'il vous sera compté.

BOURBON.

Dieu même ne sait pas tout ce qu'il m'a coûté !

(Carlos sort à la suite de Jeanne.)

SCÈNE VII.

• BOURBON, dans le fond, puis POMPÉRAN.

Ils s'en vont, rayonnants de bonheur et d'ivresse ;
 Ils s'en vont, m'emportant ma dernière allégresse !
 Et moi, déshérité de tout, je reste seul,
 Me démenant en vain dans un vaste linceul.

* Oh ! comme ils sont heureux, les pauvres gens honnêtes ;

* Les sublimes pensers n'exaltent point leurs têtes,

* Mais on leur sait bon gré des services rendus,

* Et ce n'est pas en vain que leurs bras sont tendus.

Le plus humble artisan de la pauvre Castille

A le pouvoir de dire à sa fille : Ma fille.

Il peut, quand il lui plaît, la serrer sur son cœur,

Sans craindre de porter atteinte à son bonheur !...

Moi, je ne le puis pas... Je puis, à coups d'épée,
Ecrire, avec du sang, une large épopée ;
Je puis faire pencher le monde, en m'appuyant
Tantôt sur l'Occident, tantôt sur l'Orient ;
Je puis faire des rois et je puis les défaire...
Mais, ce qui ne m'est pas permis, c'est d'être père ;
C'est de voir les féaux s'asseoir dans ma maison,
Parce que sur la porte est écrit : Trahison !
Et cet horrible mot, c'est un mur, une grille
De fer !

(Il tombe assis.)

POMPÉLAN, entrant.*

Eh bien, seigneur, votre fille ?...

BOURBON.

Ma fille ?...

C'était un fol espoir, un rêve décevant,
Ma fille est fiancée et je n'ai plus d'enfant.

POMPÉLAN.

Comment ?...

BOURBON.

Dans quelques jours elle sera la femme
Du jeune don Carlos, il a toute son âme ;
Son père eût refusé la fille de Bourbon ;
J'ai gardé mon secret... Jeanne ignore son nom.

(Il se lève.)

Mais ce dernier combat, mais ce dernier outrage, **
M'a brisé, Pompéran, je n'ai plus de courage ;
Non, je ne puis plus vivre ainsi, c'est trop souffrir,
Et je n'ai plus qu'un vœu, vois-tu, c'est de mourir!...

POMPÉLAN.

Mourir!... Y pensez-vous, monseigneur ?...

* Bourbon, Pompéran.

** Pompéran, Bourbon.

BOURBON.

Si j'y pense!...

Mais tu ne sais donc pas tout ce que je dépense
 De force, de sang-froid, de dédain, de tierté,
 Pour braver les affronts grondant de tout côté!
 Mais tu ne vois donc rien de tout ce qui se passe
 Dans ce cœur, qui n'est dur et froid qu'à la surface!...
 La reine, qui s'en vient me dire l'autre jour :
 A qui n'a plus d'honneur, on ne doit plus d'amour!...
 Ah! j'ai cru que j'allais devenir fou de rage
 Et de douleur... Pourtant, je reprends mon courage,
 Et, revenant au bien par un chemin hardi,
 J'offre la France au roi... Tu sais ce qu'il m'a dit!...
 Enfin, j'apprends que Jeanne est ma fille; j'espère
 Remplacer le soldat et l'amant par le père,
 Faire de cet amour mon bonheur absolu...
 J'eusse été trop heureux, Dieu ne l'a pas voulu...
 Où que j'aille, partout ma trahison se dresse
 Entre le monde et moi. Patrie, honneur, tendresse,
 Tout sombre sous mes pas!... Mais c'est trop discourir...
 Le sort en est jeté, je n'ai plus qu'à mourir!...

(Il tire son épée.)

POMPÉLAN, l'arrêtant.

Mourir... obscurément?...

BOURBON s'arrête; après un temps.

Non, d'une mort hautaine!

Ainsi que doit finir un brave capitaine,
 D'une mort qu'envieront tous les hommes de cœur,
 De la mort d'un héros, de la mort d'un vainqueur!
 Car si, pour mon repos, il suffit que je tombe,
 Il faut, pour mes aïeux, que j'illustre ma tombe!
 Il faut, quand on dira : Ce fut un apostat,
 Qu'on puisse dire aussi : Ce fut un grand soldat!

Sage dans le conseil, hardi dans la bataille,
 Pas un de ses rivaux n'approcha de sa taille...
 Voyons, mon vieil ami, le plan est vaste et beau;
 Il s'agit, maintenant, de choisir mon tombeau.
 Or, il faut du soleil à ma fière agonie;
 Ce désir nous conduit tout droit en Italie;
 Cherchons alors, parmi ses splendides cités,
 Celle dont les remparts sont le mieux réputés.
 J'ai déjà pris Milan deux fois, j'ai pris Modène,
 Turin, Pise! Eh!... vrai Dieu! je n'ai pas pris Ravenne,
 Je crois?... Mais sous ses murs, Gaston de Foix est mort,
 Mort pour son roi; son nom pourrait me faire tort;
 Gaston de Foix était un loyal gentilhomme.
 Mais il est des cités qu'on n'a pas prises! Rome!
 • Qu'en dis-tu, Pompéran?... Rome, c'est un beau nom,
 Et son vainqueur pourra s'y faire un grand renom.
 Et puis, nos lansquenets, qui ne s'émeuvent guère
 Que quand un lourd butin pointe au bout de la guerre,
 Ils vont faire merveille et du cœur et des bras!
 Rassemble-les sur l'heure, ami; tu leur diras...

(Léonore paraît au fond, suivie de Carlos et de deux dames d'honneur.)

POMPÉRAN.

Je ne leur dirai rien, seigneur! Voici la reine;
 C'est sans doute l'amour, le pardon qui l'entraîne
 Vers vous!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LÉONOR.

BOURBON. *

Quel Dieu élément vous conduit en ces lieux,
 Madame?...

LÉONOR, très-émue.

Seigneur duc, recevez mes adieux,
 Je vais, dans sa prison, porter au roi de France
 L'annonce de la paix et de sa délivrance.

• Pompéran, la Reine et sa suite, Bourbon.

BOURBON.

Lui, libre!... se peut-il?...

LÉONOR.

Et libre, grâce à vous,

(Avec effort.)

Car je puis à présent l'accepter pour époux ;
 Car, à défaut d'amour, j'ai pour votre victime
 Le respect que l'on doit à ceux que l'on estime.

BOURBON.

Ah! c'est le dernier coup. Je ne vous retiens pas...

LÉONOR, d'une voix brisée.

Annoncez-moi, seigneur Carlos.

(Elle s'éloigne par la droi

SCÈNE IX.

BOURBON, POMPÉLAN.

BOURBON, à Pompéran, avec énergie.

Tu leur diras

Que nous partons demain pour la ville éternelle;
 Et, pour les enflammer d'une audace nouvelle,
 Dis-leur que je n'aurai ni pitié, ni merci,
 Qu'ils pourront festoyer et boire sans souci,
 Et que je leur permets de promener leurs flammes
 Du palais des seigneurs au cœur des grandes dames !
 Chacun aura son lot : eux, du sang et de l'or,
 Des femmes et du vin ! Moi, la gloire et la mort!...

FIN

N.º d' invent: ~~47~~ 31479